Colette Soler

« La vie, le sexe, la mort, selon les discours » Ouverture *

Notre thème est si vaste et on pourrait en dire des choses si multiples que je ne vais pouvoir l'aborder que partiellement, au gré de mes inspirations.

Nos trois termes, vie, sexe et mort, qui sont trois noms d'un réel qui concerne le corps que l'on a, agitent déjà le petit philosophe spontané qu'est chaque enfant de 4 à 5 ans, cet âge où, selon Freud, chacun est au summum de son intelligence dans le premier abord des problèmes existentiels. Pourquoi être né ? et comment ? et qu'arrive-t-il avec la mort ? Questions, angoisses, « dis papa », « dis maman », mais papa et maman restent plutôt cois. La question pour notre année de séminaire est de savoir comment ces réels sont parlés, pensés, et donc vécus dans les divers liens sociaux.

Nous avons donc ajouté « selon les discours », à juste titre puisque le parlant ne sort jamais du bain discursif auquel il est *apparolé*, selon le néologisme de Lacan, et qui définit le champ de ses expériences possibles. Avec quel lexique, dans quelle grammaire, quelle rhétorique, les aborde-t-on ?

Dans tous les discours plus ou moins « de l'envers », comme dit Lacan, ce qui s'en dit, s'en pense, s'en pâtit donc, vient des religions et des idéologies avec leurs axiologies diverses, qui toutes cherchent à se faire prendre pour le Vrai majuscule, c'est une première grande différence avec la psychanalyse qui en principe ne se plie à aucune axiologie. Mais il y a une autre différence essentielle. Dans le discours commun qui organise les liens sociaux, la question n'est pas seulement de savoir comment on en parle, de ces réels, mais quelles sont les pratiques, que fait-on effectivement des corps sujets à vie, sexe et mort, au-delà de les doctriner ? La chose est limpide pour la mort. Au demeurant, nous avons introduit ce terme de mort dans notre titre à un moment qui n'est pas quelconque puisque se débattait dans la société et à l'Assemblée nationale la question de l'aide à mourir, qui

* Texte présenté au séminaire Champ lacanien, le 20 novembre 2025 à Paris.

avait été précédée par celle de la contraception et de la limitation des naissances. Thèmes où les idéologies et les convictions passionnées, religieuses ou pas, flambent.

Mais si on le prend crûment, la question plus large pour tous les groupes sociaux d'avant et d'après la science, reste de savoir que faire pratiquement des corps des vieux qui ne servent plus à soutenir les activités nécessaires à la société et à la production. Que faire des corps de sujets eux-mêmes déjà morts à la vie sociale, non recyclables, et qui en outre, ces corps, ont besoin de soins, sont donc une charge pour le collectif, chiffrable dans les budgets. Les diverses civilisations d'avant et d'après la science ont répondu différemment à ce challenge, on le sait.

Ce problème précède d'ailleurs celui qui vient après, que faire des corps une fois morts, et là s'ouvre le vaste chapitre des sépultures, signe de l'humain dit-on, inhumation, crémation, cimetières de la mémoire. Bref, on le sait, les humains ne se prennent pas pour des vivants quelconques. Et pourtant, comment ignorer, en marge, les fosses communes et les charniers de l'oubli organisé. Il est bien étrange de constater que la pratique individualisante et humanisante qui consiste à donner un nom propre à chaque humain – ce ne fut pas toujours le cas – est contemporaine de diverses pratiques d'exterminations de masse. C'est sans doute qu'à promouvoir l'humain comme une valeur, sa négation devient une arme. La logique signifiante est bien à l'œuvre dans le discours qui instrumentalise vie, sexe et mort au service de la machine productive.

Le discours de la psychanalyse, lui, semble s'abstenir de toute pratique de corps. À ce minimum près que l'on nomme le cadre, le fameux *setting*. Il n'y a plus aujourd'hui que quelques retardataires pour ne pas savoir que ce cadre n'était, comme Freud l'a dit, qu'une habitude, dont l'acte psychanalytique n'est pas solidaire. En effet, pour qui veut tirer au clair son inconscient, question de désir, tout peut lui être bon, pourvu que le procédé freudien y soit, institution, vidéo, téléphone, rythmes variés, paiements pas moins. Et il est plaisant de penser à Freud poursuivant une analyse à telle ou telle occasion, lors d'une petite promenade en campagne à deux, comme on le voit sur les photos avec son pantalon de golf.

Ici je fais une parenthèse pour indiquer ce que je laisse en suspens. Bien que les deux individus analysant et analyste aient chacun un corps, la doctrine concernant la fonction de ces corps dans le processus reste flottante. Nous savons maintenant que le temps de la séance n'est pas celui de l'horloge, que d'ailleurs l'inconscient n'a pas de montre. Mais peut-on se passer des corps dans l'espace de la séance sans compromettre le processus ?

La question est à la fois actualisée et en suspens. Elle est actualisée par les nouveaux moyens de communication, mais dans la psychanalyse même elle l'est aussi par le fait que Lacan ait isolé la dimension du sujet à distinguer de son corps. Dès lors la question se déplace : y a-t-il un lien entre cette parole analysante, entre les frayages qu'elle peut inaugurer dans le champ de la vérité, et la présence ou non du corps analysant dans la séance ? Réponse en attente dans la doctrine. Nous avons deux indications de Lacan. Une bien connue, les entretiens préliminaires sont des « confrontations de corps [1] », et puis, plus important je pense, on ne parle pas de la même façon couché qu'assis ou debout [2], ce qui indique que la parole au-delà de toucher au corps dépend de son état actuel. Mais les deux thèses resteraient à questionner et à déplier. Quoi qu'il en soit, il est assez sûr que les psychanalystes tentent toujours de justifier la petite part de pratique de corps qu'il y a dans le cadre par référence aux finalités du discours analytique lui-même, sans que l'on sache quelle est la part d'alibi dans leur argumentation.

Pour ce qui est de les parler, ces trois réels, il semble bien que les discours du maître jusqu'au capitalisme aient toujours laissé le dernier mot aux religions, monothéistes ou pas. La laïcité est historiquement une rareté occidentale, d'ailleurs si je ne me trompe, en voie de disparition. C'est ainsi que nous avons appris par exemple à penser la vie dans le vocabulaire du don, et la langue enregistre. Au-delà de Dieu, du *dieure* qui donne à la vie son caractère sacré, ne dit-on pas d'une mère, elle vous l'a donnée, la vie ? Quant au héros qui la risque pour une cause qui le dépasse, on lui reconnaît le mérite de « donner sa vie », sacrifice. Sauf qu'à mieux y regarder c'est un cadeau tellement sacralisé, la vie, qu'il est interdit de s'en défaire par suicide. Évidemment le sacré, on n'y touche pas et on sait pourtant qu'il y a eu d'autres traditions. Le propos de Freud disant qu'au fond, il n'y a qu'un seul devoir pour les humains, qui est de supporter la vie, m'a toujours rendue perplexe. D'où viendrait un tel devoir ? Cette affirmation me semble insoutenable hors d'une perspective religieuse. Lacan d'ailleurs n'a pas cautionné, lui qui au contraire a mentionné son respect pour certains suicides. Quoi qu'il en soit, psychanalystes comme psychanalysants, chacun étant *apparolé* en première instance à la langue commune pour dire ce qu'il a à dire, pourra formuler son angoisse devant ce cadeau qui paraît à certains empoisonné.

Évidemment, la psychanalyse laïque n'a pas de raison de parler cette langue du discours court-courant, son carcan n'est pas un destin, et il vaut

1. J. Lacan, *...Ou pire*, séminaire inédit, leçon du 21 juin 1972.
2. J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, Lyse, 1977.

de rappeler ici la thèse du début de « L'étourdit » : tout langage, tout usage de *lalangue*, est appendu à un acte de dire, lui optionnel. Lacan prend justement comme exemple la proposition universalisante du syllogisme célèbre « tous les hommes sont mortels ». Et le bon sens croira que c'est vérité d'expérience. Erreur : le bon sens oublie la profération de cette proposition, il oublie le « Qu'on dise », lui, contingent, et sans lequel il n'est aucun dit, et notamment pas de « tous les hommes sont mortels ». On s'aperçoit alors qu'à cette mort ils sont délégués par ce dire qui profite de cet oubli pour se dissimuler et pour masquer que ce que l'on croyait être d'expérience n'était qu'un fait de dire. Il faut d'ailleurs s'en souvenir chaque fois que nous convoquons l'expérience clinique pour trancher entre des thèses, car c'est le discours qui fait que la clinique est appendue au dire.

Qu'est-ce que l'aventure de la parole analytique fait donc à la relation des parlêtres analysants à la vie, au sexe et à la mort ? Une fois traitées les passions communes à leur sujet qui arrivent sur les divans par la grâce des analysants, qu'en reste-t-il ? Là ne me dites pas, mais ça dépend des cas, l'expérience est toujours singulière. Oui, elle l'est, mais si l'aventure psychanalytique a une logique, c'est le titre que nous avons choisi [3], on peut dire à quoi cette logique peut ou non conduire, que chaque cure y aille ou pas. Il faut donc évaluer le solde possible de l'opérativité de l'acte analytique, sur ces trois registres.

Nous savons que le gain, s'il y en a un, n'est pas de sagesse, de stoïcisme, de patience, tout cela revient aux religions et aux bla-blas des morales. En fait, vie, sexe et je ne vais pas dire mort, mais pensée de la mort – puisque la mort propre, ce temps où on ne sera plus ne s'expérimente pas, pas plus d'ailleurs que chacun n'a expérimenté le temps d'avant sa naissance durant lequel il n'était pas encore –, les trois termes désignent le champ de ce que nous appelons symptômes. Pas n'importe lesquels puisqu'en fait ils sont relatifs au discours, les symptômes, comme l'éthique. Dans le discours commun on les appelle maladie ou *disorder*, ils sont tous des écarts individuels par rapport aux valeurs et normes qui règlent l'ordre social. Les DSM les nomment et les recensent, et ils ne sont pas dans le capitalisme ce qu'ils étaient dans le discours du maître classique. Les sujets peuvent s'en plaindre, mais ça ne suffit pas pour en faire des symptômes analytiques, c'est-à-dire que la psychanalyse puisse traiter. C'est toute l'histoire des nouveaux symptômes sur lesquels certains analystes s'obsèdent et s'égarent. Les symptômes analytiques, eux, ne se jugent pas par rapport à l'ordre

3. Pour les Journées nationales de 2025 de l'EPFCL-France, « L'aventure psychanalytique et sa logique ».

social, mais ils sont des signes de ce qui nous occupe dans la psychanalyse, la division du sujet et la présence de l'hôte indésirable, l'inconscient. Sa touche est partout, dans le rapport à la vie, à la mort, mais électivement au sexe, c'est la découverte de Freud – omni-présence du sexuel.

Pour évaluer ce solde, je fais un saut du côté de Lacan, non pas celui du début, celui du compte-rendu sur *L'Acte analytique*, où il déplie ce qu'il en a conçu. On y voit, surprise, que pour parler du sexe on peut commencer par parler de la mort. C'est que la mort, le référent impensable nommé mort, a pourtant une fonction subjective bien précise. Elle fait partie du sexuel, elle est l'une de ce que Lacan nomme les « négativités du sexuel », plus précisément même elle est un plus-de-jouir, soit un objet sexuel. Je reprends pas à pas, car mon intention n'est pas de cultiver les énigmes.

J'ai cité déjà : « Principe de vanité, suprême, à ce que le verbe ne vaille qu'au regard de la mort (regard, à souligner, non mort, qui se dérobe) [4]. » Il corrige donc L'Ecclésiaste, cette partie de la Bible hébraïque dans l'Ancien Testament qui de son « Vanité des vanités, tout est vanité » pose que rien ne vaut puisque la mort y met fin. Lacan pose l'inverse, si quelque chose vaut c'est parce qu'il y a la mort.

Nous voilà avec la question de la valeur dans ce que Lacan nomme lui-même « l'axiologie de la pratique analytique [5] », sa seule valeur se réduisant au sexuel. Mais au sexuel inauguré par Freud. Nous pensons en savoir déjà l'essentiel quand nous disons « pas de rapport sexuel », c'est notre universel psychanalytique et le comique, c'est que certains le trouvent abstrait, cet universel. Pas de rapport sexuel et nous y ajoutons habituellement sa réduction au pulsionnel et à la perversion polymorphe généralisée.

Lacan dit ici autrement et plus, le sexuel se « montre de négativités de structure [6] ». Faute de quoi, si le sexuel n'était pas seulement négativité, la valeur prêtée au sexuel ne pourrait contribuer « à la subversion de l'éthique qui tient à l'acte inaugural [7] », ajoute-t-il. En effet, cette éthique se distingue par le fait de ne servir aucune valeur mondaine, aucune axiologie donc, mais suit les négativités réelles programmées par la logique de l'acte. Un sexuel non négatif entrerait donc en contradiction.

Négativités, le mot est chargé philosophiquement. Moteur de la téléologie de l'histoire selon Hegel et Lacan lui-même l'a beaucoup utilisé. Les

4. J. Lacan, « L'acte psychanalytique. Compte-rendu du Séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 380.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*

trois négativités qu'il annonce peuvent surprendre, ne serait-ce que parce qu'elles n'incluent pas la castration, qui n'opère qu'au niveau de la relation sexuelle, tandis que les négativités sont pour chaque individu : première négativité, le plaisir barrière à la jouissance (mais non l'inverse), deuxième, réalité faite du transfert (mais non l'inverse), et troisième, principe de vanité suprême… Je ne commente pas les deux premières, qui concernent, vous le voyez peut-être, l'une la sensorialité du sexuel, la deuxième l'objet fantasmatique. Je m'arrête à la troisième.

Pourquoi ce terme de verbe ? Sans doute parce que, dans notre culture, le verbe, c'est le nom du principe de toute création. Le terme convoque donc selon moi le dire fondateur de ce que chaque sujet fait de sa vie, œuvre ou pas. Dimension très présente dans la parole analysante – « que faire de sa vie ? » et qu'en a-t-on fait ? et on voudrait généralement que ce que l'on en fait ça vaille pour l'Autre, au regard de l'Autre, celui dont les religions nous parlent. Mais au final, solde final, selon Lacan, ça ne vaut que pour l'œil de son absence, si je puis dire, la mort. Et n'est-ce pas ce regard que le vers de Mallarmé dans *Le Tombeau d'Edgar Poe* tente de conjurer, en le renommant à l'envers, quand il écrit : « Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change » – l'éternité étant la grande négatrice de toutes les négativités.

La mort est un regard, un objet sexuel, elle n'a pas d'autre consistance que ce plus-de-jouir. De là il est possible de saisir qu'il y ait une demande de mort, voire un désir de mort. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » évoquait déjà, je l'ai souvent commenté, trois formes du désir de mort – à bien distinguer de la pulsion freudienne du même nom. C'était déjà placer la mort comme un objet. La mort nous regarde, il faudrait développer là toutes les équivoques de l'expression, elle nous concerne, voir tous les discours et images sur la Grande Faucheuse, et toutes les solutions religieuses. Et nous nous voyons de l'œil de la mort. C'est par ce regard que le point de capiton d'une vie « prend corps », selon une de ses expressions, c'est-à-dire vient à se clore. On pourrait le placer, cet œil, dans la façon dont le schéma optique visualise le parcours d'une analyse. Le sujet se voit de l'œil dont l'Autre, I(A), le regarde, mais Lacan représente la fin par la bascule du miroir plan, et c'est alors l'objet *a* qui s'y substitue, soit ici le regard de la mort. *Exit* de l'Autre.

Ces négativités structurelles du sexuel sont pour tous, c'est ce qui reste de sexuel en raison du non-rapport dans toutes les structures cliniques, les trois que nous retenons, névrose, psychose et perversion. La jouissance tenue perverse, soit celle qui ne concerne pas la relation entre les sexes, même dans l'acte sexuel, est pour quiconque, pour toutes les structures

cliniques, permise. C'est le terme de Lacan. Permise non par un Autre qui donnerait une permission, mais, là où la « logique commande », permise veut dire possible, et tellement seulement possible que Lacan ajoute, « qu'il en soit ou non fait usage [8] » au terme de l'analyse – libres à eux. Je vous fais remarquer par parenthèse que bien des psychanalystes d'aujourd'hui dénoncent comiquement le monde actuel au nom de ceci qu'il en est fait usage justement, et ils regrettent conjointement que le Père Fouettard ne soit plus là pour l'interdire.

Cependant, le névrosé se distingue des autres structures cliniques pour ce qui se joue au niveau de l'acte sexuel proprement dit, à savoir la castration elle-même. Deux expressions situent la thèse de Lacan sur ce point. La castration, pour le névrosé, c'est, je cite, « ce qu'il représentait comme passion [9] », avant l'analyse. Qu'est-ce à dire ? Qu'il se la représente, se l'imagine, au fond comme homologue à la Passion du Christ, comme le calvaire d'une souffrance qui s'imposant à lui fait la jouissance de l'Autre. Il croit que l'Autre veut sa castration. Ce serait le propre du névrosé, et l'analyse peut résoudre cette passion, car, deuxième formule, l'analyse « fait de la castration sujet [10] ». C'est dire, non qu'elle soigne la castration, mais qu'elle la montre solidaire de l'effet de langage, soit de la structure de division du sujet, et la décolle ainsi de toute volonté suprême ou pas. C'est le « bénéfice passionnel » de l'analyse pour le névrosé, l'analyse le dé-paranoïse au fond, et le laisse simplement comme quiconque confronté aux négativités du sexuel. Comme disait Freud avec son impayable humour, il passe du malheur névrotique au malheur banal.

Je n'ai pas encore parlé de la vie. Elle est supposée à tout ce qui précède, non comme simple vie biologique évidemment, mais comme cette vie « portée par la mort » propre aux humains que Lacan évoquait au début. La négativation produite par le langage génère en effet cette autre vie qu'est le désir, le moteur subjectif sans lequel la vie biologique devient un poids, voire un objet d'angoisse. *Confer* l'interlocuteur de Freud dans l'exemple de Signorelli, et plus largement tous les déprimés des sociétés de la science actuelles. Tout ce que l'on peut dire du rapport à la mort et au sexuel est en fonction de cette vie du désir, mais qu'en est-il de la vie prise comme objet ?

On n'a qu'une vie, dit-on, c'est donc bien un objet. Que les métempsycoses nous en promettent plusieurs n'y change rien. On parle là de la vie biologique du corps que chacun a, et sans lequel ce chacun n'est pas, ou

8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*

n'est plus. Lacan a bien souligné dans « L'étourdit » que pour chacun le rapport au sexe est inévitable, eh bien de même pour la vie. Il y a pour chacun un rapport à la vie en tant que telle, à *sa* vie en tant que telle. C'est bien ce qu'évoque le « plutôt ne pas être né », le *Mè funaî*, qui refuse, maudit la vie, très tôt évoqué par Lacan et comme solidaire de la forclusion du Nom-du-Père. Le névrosé, lui, se demande plutôt si la vie a un sens, c'est-à-dire que généralement il maudit l'Autre plus que la vie. J'avais été frappée par la radicalité d'un propos de Freud, disant que dès qu'un patient s'interroge sur le sens de la vie, c'est qu'il est malade. Le sous-entendu, l'implicite, c'est que le désir, quand il est là, nous dispense de la question du sens de la vie, ou si vous préférez, que seul le désir donne son sens à la vie, à condition qu'il ne soit « pas instable ou douteux ». Lacan entérine en fait ce propos quand il postule dans *Télévision* [11] que ne demande « que faire » que le sujet dont le désir s'éteint.

Pour la psychose, il évoque un trouble plus essentiel « au joint du sentiment de la vie [12] », selon son expression déjà souvent commentée. Le sentiment de la vie, étrange notion, n'a rien à voir avec son sens. Un défaut dans le senti, qui n'est pas du senti qui ment, et il faut bien pour cela qu'il ne soit pas un effet du mensonge des signifiants, qu'il soit par conséquent imputable au défaut d'une *Bejahung* primordiale, celle justement qui peut accueillir le dire père, ce dire qui fait *dieure*, selon Lacan, Nom-du-Père.

Ces thèses que la plupart d'entre nous connaissent déjà disent au fond que la seule chose qui puisse relever la vie de la malédiction mélancolique, c'est le désir, le seul principe du sens au double sens du terme. D'où la notion de « dette de sens », qui est une dette de désir. Et c'est ainsi que dans sa préface à *L'Éveil du printemps* dont j'avais fait un commentaire [13], Lacan peut dire que l'Homme masqué qui à la fin de la pièce vient extraire Melchior du cimetière où on l'invitait à entrer dans le royaume des morts, l'Homme masqué, dont l'individualité est élidée par le masque donc, est un Nom-du-Père, oui, car il tire Melchior vers la vie… du désir, avec toutes ses complications à prévoir pour lui.

Pour terminer, une note personnelle qui m'est suggérée par certains cas. Nous disposons de ces deux expressions, le sens de la vie, le sentiment de la vie, je me demande si on ne pourrait pas y ajouter, du fait de leur

11. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 65.
12. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 558.
13. C. Soler, *Lecture. Préface de Jacques Lacan à* L'Éveil du printemps *de F. Wedekind*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, collection « Opuscule$ », 2020.

nouage à l'imaginaire, borroméen ou pas, ce que je perçois comme une autre dimension, la couleur de la vie. Non pas pour en remettre sur ce qui fait le la de notre époque, à savoir son goût pour les variations de l'humeur, avec toutes ses gammes de sombre. Mais parce que, dans la doctrine psychanalytique même, si on aborde le rapport à ce qui oriente la vie par le poème qui la capitonne, dernier pas de Lacan, le fameux poème que je suis, dont je ne suis pas l'auteur mais dont j'ai la charge, eh bien je note que les poèmes de la poésie, ça s'éventaille possiblement des miroitements des amours, fussent-elles enfantines, jusqu'aux trompettes les plus sombres du destin, en passant par les comédies de nos drames habituels qui nous en font voir, eux, de toutes les couleurs, comme on dit. On ne dira pas par exemple que ces deux poètes que sont Walt Whitman l'Américain et Charles Baudelaire le Français, pourtant du même siècle, ont la même couleur. Pour l'un le ciel est clair, pour l'autre c'est un couvercle. Ainsi en va-t-il de nos vies peut-être. On pourrait faire l'hypothèse que cette couleur répercute un dosage entre plaisir et jouissance, entre ce que l'on appelle jouir de la vie, qui veut dire y prendre plaisir en fait, y trouver de l'agrément, et le contraire, en pâtir obscurément, la question étant de savoir si la psychanalyse a un pinceau pour toucher à la couleur du dire qui commande au texte du poème.